

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°83 – octobre-novembre 2019

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**

Maison, aujourd'hui détruite, où Novalis a travaillé durant son séjour professionnel à Artern en décembre 1799<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur le séjour de Novalis à Artern, cf. *La Lettre* n°70, août-septembre 2017. Photographie extraite de « LICHT DER ERDE SALZ DES HIMMELS », Musée Novalis d'Oberwiederstedt, 2006 ;

---

**LITTÉRAIRES  
ET TÉMOIGNAGES**

**LE ROMANTISME ALLEMAND D'APRÈS GUERRE**  
dans l'œuvre de LEOPOLD ZIEGLER

---

Conclusion

**I**l y aurait encore beaucoup à dire sur la pensée si originale, et si nourrie de M. Ziegler qui est, en même temps, si révélatrice de l'orientation romantique présente<sup>2</sup> et des aspirations de la plus haute intelligence allemande. Car il est loin d'être isolé dans ses préférences : son œuvre offre, pour une part, la synthèse des suggestions de ses compatriotes et contemporains. Ernst Troeltch [1865-1923], en particulier, le théologien et philosophe récemment décédé, a proposé des vues de même inspiration. On retrouverait facilement, sous sa plume éloquente, les quatre formes principales du mysticisme naturiste dans lesquelles je vois, pour ma part, l'épanouissement des aspirations religieuses et conquérantes de l'âme contemporain ; le romantisme allemand ayant plutôt développé, je l'ai dit, le mysticisme esthétique et le mysticisme racial, le romantisme français accentuant davantage le mysticisme passionnel et le mysticisme démocratique ou social.

Chez l'auteur de *l'Introduction florentine*, le mysticisme esthétique s'exprime surtout par son adhésion à Schiller, élaborateur de l'esthétisme kantien, puis par la conformité de ses vues aux suggestions de Novalis, le théoricien le plus hardi, comme le plus ingénieux de l'esthétisme métaphysique allemand. Le mysticisme racial, très surveillé, très canalisé, très acceptable chez lui, car l'Allemagne peut être assurément fière des services rendus par elle à la culture européenne, se traduit surtout par son interprétation du Saint Empire romain de nation germanique par cette très curieuse philosophie de l'histoire médiévale et moderne qui ouvre son dernier ouvrage, *Le Saint Empire des Allemands* ; elle me rappelle, par ses intentions d'apologie nationale, celle que M. Bainville vient de tirer avec tant de succès des annales françaises. Le mysticisme passionnel, beaucoup moins marqué chez lui, transparait pourtant dans la curieuse morale nietzschéenne qui clôt son autre ouvrage

---

<sup>2</sup> [Rappelons que le présent article est de 1926.]

d'importance, *L'Evolution des dieux*. Il y a là une très romantique réhabilitation de la haute source d'énergie et de vie, qui mériterait d'être étudiée de plus près. Enfin, le mysticisme social tient une assez grande place dans son appréciation du tout récent passé allemand, car il a donné son adhésion – en l'exagérant selon moi – à cette curieuse thèse du sociologue récemment décédé, Max Weber, thèse selon laquelle le capitalisme, par son aspect psychologique et moral, serait issu du calvinisme et du puritanisme. J'ai étudié cette doctrine dans *la Revue critique d'Histoire et de Littérature* (1925). Il accepte également certaines suggestions romantiques allemandes (et ruskiniennes) sur la renaissance du travail joyeux par le retour aux institutions économiques du moyen âge et ses critiques à cette Allemagne industrielle, que nous avons vu se développer depuis 1870, sont souvent de la plus extrême violence.

Tout cela compose un ensemble d'interprétations et de suggestions plein de vie, plein de talent aussi, comme je l'ai plus d'une fois signalé. L'athéisme affiché de M. Ziegler n'a pas de quoi inquiéter grandement les âmes traditionalistes, car j'en ai assez dit pour faire pressentir que le mysticisme est l'inspiration foncière de sa pensée constructive et qu'il est infiniment moins athée qu'il ne prétend l'être. Sa place dans l'estime de ses compatriotes n'est pas encore celle qu'il mérite ; mais il est fort jeune encore et on le sent de taille à forcer les portes du temple de la Renommée. Puissent les pages qu'on vient de lire, contribuer à cette œuvre de justice !

Novalis n'embrasse la nature que pour trouver au fond de ses entrailles le mystère religieux dont il poursuit la solution, comme un homme jaloux embrasse sa maîtresse pour lui arracher le secret d'amour qu'elle garde au fond du cœur.

Xavier Marmier, *Nouvelle revue germanique*, 1834

---

MAURICE MAETERLINCK

—

# LE TRÉSOR

DES

## HUMBLES



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—  
M DCCC XCVI

*L'œuvre de Maurice Maeterlinck se trouve désormais dans le domaine public. C'est l'occasion de publier à nouveau quelques uns de ces textes qu'il a consacrés à Novalis, et en particulier l'essai publié en 1896 dans Le Trésor des humbles, qui forme le premier chapitre de la préface à sa traduction des Disciples à Saïs (1895). Dans Le Trésor des humbles, les pages sur le poète romantique allemand côtoient celles qui évoquent la figure d'un très-grand spirituel du quatorzième siècle : le bienheureux Jan van Ruysbroeck, dont il avait traduit deux œuvres maîtresses dix ans plus tôt. Ce rapprochement n'est pas fortuit, car il existe une parenté singulière entre les deux hommes, malgré les différences dans le temps et dans l'espace. C'est qu'ils appartiennent l'un comme l'autre au « petit nombre seulement / [qui] connaît le mystère de l'amour ».*

## NOVALIS

« Les hommes marchent par des chemins divers ; qui les suit et les compare verra naître d'étranges figures », dit notre auteur. J'ai choisi trois de ces hommes dont les routes nous mènent sur trois cimes différentes. J'ai vu miroiter à l'horizon des œuvres de Ruysbroeck les pics les plus bleuâtres de l'âme, tandis qu'en celles d'Emerson les sommets plus humbles du cœur humain s'arrondissaient irrégulièrement. Ici, nous nous trouvons sur les crêtes aiguës et souvent dangereuses du cerveau ; mais il y a des retraites pleines d'une ombre délicieuse entre les inégalités verdoyantes de ces crêtes, et l'atmosphère y est d'un inaltérable cristal.

Il est admirable de voir combien les voies de l'âme humaine divergent vers l'inaccessible. Il faut suivre un moment les traces des trois âmes que je viens de nommer. Elles sont allées, chacune de son côté, bien au delà des cercles sûrs de la conscience ordinaire, et chacune d'elles a rencontré des vérités qui ne se ressemblent pas et que nous devons cependant accueillir comme des sœurs prodigues et retrouvées. Une vérité cachée est ce qui nous fait vivre. Nous sommes ses esclaves inconscients et muets, et nous nous trouvons enchaînés tant qu'elle n'a point paru. Mais si l'un de ces êtres extraordinaires, qui sont les antennes de l'âme humaine innombrablement une, la soupçonne un instant, en tâtonnant dans les ténèbres, les derniers d'entre nous, par je ne sais quel contrecoup subit et inexplicable, se sentent libérés de quelque chose ; une vérité nouvelle plus haute, plus pure et plus mystérieuse prend la place de celle qui s'est vue découverte et qui fuit sans retour, et l'âme de tous, sans que rien le trahisse au dehors, inaugure une ère plus sereine et célèbre de profondes fêtes où nous ne prenons qu'une part tardive et très lointaine. Et je crois que c'est de la sorte qu'elle monte et s'en va vers un but qu'elle est seule à connaître.

Tout ce que l'on peut dire n'est rien en soi. Mettez dans un plateau de la balance toutes les paroles des grands sages, et dans l'autre plateau la sagesse inconsciente de cet enfant qui passe, et vous verrez que ce que Platon, Marc-Aurèle, Schopenhauer et Pascal nous ont révélé ne soulèvera pas d'une ligne les grands trésors de l'inconscience, car l'enfant qui se tait est mille fois plus sage que Marc-Aurèle qui parle. Et, cependant, si Marc-Aurèle n'avait pas écrit les douze livres de ses *Méditations*, une partie des trésors ignorés que notre enfant renferme ne serait pas la même. Il n'est peut-être pas possible de parler clairement de ces choses, mais

ceux qui savent s'interroger assez profondément et vivre, ne fût-ce que le temps d'un éclair, selon leur être intégral, sentent que cela est. Il se peut que l'on découvre un jour les raisons pour lesquelles, si Platon, Swedenborg ou Plotin n'avaient pas existé, l'âme du paysan qui ne les a pas lus et n'en a jamais entendu parler ne serait pas ce qu'elle est infailliblement aujourd'hui. Mais quoi qu'il en puisse être, aucune pensée ne se perdit jamais pour aucune âme, et qui dira les parties de nous-mêmes qui ne vivent que grâce à des pensées qui ne furent jamais exprimées. Notre conscience a plus d'un degré, et les plus sages ne s'inquiètent que de notre conscience à peu près inconsciente parce qu'elle est sur le point de devenir divine. Augmenter cette conscience transcendante semble avoir été toujours le désir inconnu et suprême des hommes. Il importe peu qu'ils l'ignorent, car ils ignorent tout, et cependant ils agissent en leur âme aussi sagement que les plus sages. Il est vrai que la plupart des hommes ne doivent vivre un moment qu'à l'instant où ils meurent. En attendant, cette conscience ne s'augmente qu'en augmentant l'inexplicable autour de nous. Nous cherchons à connaître pour apprendre à ne pas connaître. Nous ne nous grandissons qu'en grandissant les mystères qui nous accablent, et nous sommes des esclaves qui ne peuvent entretenir en eux le désir de vivre qu'à condition d'alourdir, sans se décourager jamais, le poids sans pitié de leurs chaînes...

L'histoire de ces chaînes merveilleuses est l'unique histoire de nous-mêmes ; car nous ne sommes qu'un mystère, et ce que nous savons n'est pas intéressant. Elle n'est pas longue jusqu'ici ; elle tient en quelques pages, et l'on dirait que les meilleurs ont eu peur d'y songer. Combien peu osèrent s'avancer jusqu'aux extrémités de la pensée humaine ! et dites-nous les noms de ceux qui y restèrent quelques heures... Plus d'un nous l'a promise et quelques autres l'entreprirent un moment, mais peu après ils perdaient tour à tour la force qu'il faut pour vivre ici, ils retombaient du côté de la vie extérieure et dans les champs connus de la raison humaine, « et tout flottait de nouveau, comme autrefois, devant leurs yeux ».

En vérité, c'est qu'il est difficile d'interroger son âme et de reconnaître sa petite voix d'enfant au milieu des clameurs inutiles qui l'entourent. Et, cependant, que les autres efforts de l'esprit importent peu quand on y songe, et comme notre vie ordinaire se passe loin de nous ! On dirait que là-bas n'apparaissent que nos semblables des heures vides, distraites et stériles ; mais, ici, c'est le seul point fixe de notre être et le lieu même de la vie. Il faut s'y réfugier sans cesse. Nous savons tout le reste avant qu'on nous l'ait dit ; mais, ici, nous apprenons bien plus que tout ce qu'on peut dire ; et c'est au moment où la phrase s'arrête et où les mots se

cachent, que notre regard inquieté rencontre tout à coup, à travers les années et les siècles, un autre regard qui l'attendait patiemment sur le chemin de Dieu. Les paupières clignent en même temps, les yeux se mouillent de la rosée douce et terrible d'un mystère identique, et nous savons que nous ne sommes plus seuls sur la route sans fin...

Mais quels livres nous parlent de ce lieu de la vie ? Les métaphysiques vont à peine jusqu'aux frontières, et celles-ci dépassées, en vérité que reste-t-il ? Quelques mystiques qui semblent fous, parce qu'ils représenteraient probablement la nature même de la pensée de l'homme, s'il avait le loisir ou la force d'être un homme véritable. Parce que nous aimons avant tout les maîtres de la raison ordinaire : Kant, Spinoza, Schopenhauer et quelques autres, ce n'est pas un motif pour repousser les maîtres d'une raison différente qui est une raison fraternelle, elle aussi, et qui sera peut-être notre raison future. En attendant, ils nous ont dit des choses qui nous étaient indispensables. Ouvrez le plus profond des moralistes ou des psychologues ordinaires, il vous parlera de l'amour, de la haine, de l'orgueil et des autres passions de notre cœur ; et ces choses peuvent nous plaire un instant, comme des fleurs détachées de leur tige. Mais notre vie réelle et invariable se passe à mille lieues de l'amour et à cent mille lieues de l'orgueil. Nous possédons un *moi* plus profond et plus inépuisable que le moi des passions ou de la raison pure. Il ne s'agit pas de nous dire ce que nous éprouvons lorsque notre maîtresse nous abandonne. Elle s'en va aujourd'hui ; nos yeux pleurent, mais notre âme ne pleure pas. Il se peut qu'elle apprenne l'événement et qu'elle le transforme en lumière, car tout ce qui tombe en elle irradie. Il se peut aussi qu'elle l'ignore ; et dès lors à quoi sert d'en parler ? Il faut laisser ces petites choses à ceux qui ne sentent pas que la vie est profonde. Si j'ai lu La Rochefoucauld ou Stendhal ce matin, croyez-vous que j'aie acquis des pensées qui me fassent homme davantage et que les anges dont il faut s'approcher jour et nuit me trouveront plus beau ? Tout ce qui ne va pas au-delà de la sagesse expérimentale et quotidienne ne nous appartient pas et n'est pas digne de notre âme. Tout ce qu'on peut apprendre sans angoisse nous diminue. Je sourirai péniblement si vous parvenez à me prouver que je fus égoïste jusque dans le sacrifice de mon bonheur et de ma vie ; mais qu'est-ce que l'égoïsme au regard de tant d'autres choses toutes-puissantes que je sens vivre en moi d'une vie indicible ? Ce n'est pas sur le seuil des passions que se trouvent les lois pures de notre être. Il arrive un moment où les phénomènes de la conscience habituelle, qu'on pourrait appeler la conscience passionnelle ou la conscience des relations du premier degré, ne nous profitent plus et



n'atteignent plus notre vie. J'accorde que cette conscience soit souvent intéressante par quelque côté, et qu'il soit nécessaire d'en connaître les plis. Mais c'est une plante de la surface, et ses racines ont peur du grand feu central de notre être. Je puis commettre un crime sans que le moindre souffle incline la plus petite flamme de ce feu ; et, d'un autre côté, un regard échangé, une pensée qui ne parvient pas à éclore, une minute qui passe sans rien dire, peut l'agiter en tourbillons terribles au fond de ses retraites et le faire déborder sur ma vie. Notre âme ne juge pas comme nous ; c'est une chose capricieuse et cachée. Elle peut être atteinte par un souffle et ignorer une tempête. Il faut chercher ce qui l'atteint ; tout est là, car c'est là que nous sommes.

Ainsi, et pour en revenir à cette conscience ordinaire qui règne à de grandes distances de notre âme, je sais plus d'un esprit que la merveilleuse peinture de la jalousie d'Othello, par exemple, n'étonne plus. Elle est définitive dans les premiers cercles de l'homme. Elle demeure admirable, pourvu que l'on ait soin de n'ouvrir ni portes ni fenêtres, sans quoi l'image tomberait en poussière au vent de tout l'inconnu qui attend au dehors. Nous écoutons le dialogue du More et de Desdémone comme une chose parfaite, mais sans pouvoir nous empêcher de songer à des choses plus profondes. Que le guerrier d'Afrique soit trompé ou non par la noble Vénitienne, il a une autre vie. Il doit se passer dans son âme et autour de son être, au moment même de ses soupçons les plus misérables et de ses colères les plus brutales, des événements mille fois plus sublimes, que ses rugissements ne peuvent point troubler, et à travers les agitations superficielles de la jalousie se poursuit une existence inaltérable que le génie de l'homme n'a montrée jusqu'ici qu'en passant.

Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvre ? Les poètes ne purent les écrire qu'à la condition de fermer leurs yeux aux horizons terribles et d'imposer silence aux voix trop graves et trop nombreuses de leur âme. S'ils ne l'avaient pas fait, ils eussent perdu courage. Rien n'est plus triste et plus décevant qu'un chef-d'œuvre, parce que rien ne montre mieux l'impuissance de l'homme à prendre conscience de sa grandeur et de sa dignité. Et si une voix ne nous avertissait que les plus belles choses ne sont rien au regard de tout ce que nous sommes, rien ne nous diminuerait davantage.

*[A suivre]*





*Maurice Maeterlinck*<sup>3</sup>

## SUR L'ŒUVRE DE MAURICE MAETERLINCK

**C**ar c'est à l'endroit où l'homme semble sur le point de finir que probablement il commence. Cette phrase lumineuse, suggérée à Maurice Maeterlinck par l'étude de l'œuvre de cet exquis Novalis, pourrait être épinglée en lettres ardentes sur l'oriflamme de la poésie contemporaine.

Suivant les temps, le milieu, le moment, c'est-à-dire suivant la mentalité ambiante, la création poétique revêt telle ou telle forme plus déterminée. On conçoit qu'en un siècle utilitaire et gorgé de philosophie, comme la fin du XVIII<sup>e</sup>, la poésie s'alourdisse pour se prêter aux enseignements didactiques d'un Delille, d'un Saint-Lambert, d'un Roucher, et qu'à l'époque du romantisme le vers se fasse « l'écho sonore » d'imaginations vibrantes. L'attitude parnassienne correspondait au mouvement positiviste créé par la philosophie. Une violente réaction ne tarda pas à se manifester dans le domaine des lettres, appuyée par la faillite d'une pseudo-science et d'un rationalisme à courte vue. Si l'on admet cette simple loi d'histoire qui prouve l'existence dans le temps d'un large parallélisme entre toutes les manifestations intellectuelles, une coïncidence heureuse ne suffit pas à expliquer ce retour au lyrisme subjectif dans le moment où prend naissance une philosophie plus aérée, moins abstraite, orientée vers nos activités psychiques. C'est bien d'une compénétration entre les divers modes du savoir, d'une

<sup>3</sup> In *Les Hommes du Jour*, 7 août 1910.

coexistence de pensées parentes, d'une éclosion de rameaux verdoyants hantés au même tronc, qu'il s'agit.

Ainsi, tandis que les méthodes expérimentales trop étroites se découvraient impropres à embrasser le réel, tandis que la science faisait partiellement faillite à ses engagements hardis, tandis que la philosophie réintégrait dans son programme d'études des notions telles que celles de finalité, de substance, de liberté, de l'homme centre du monde, bref de *personnalisme*, – autant de réalités dédaignées par l'ancien intellectualisme comme trop métaphysiques, – nos symbolistes, à leur tour, découvraient l'âme, et la poésie des états de conscience. L'histoire de cette héroïque équipée, au sortir du naturalisme oppressé, vers les rivages azurés de cette mer intérieure, fut trop souvent contée pour que j'y insiste, mais l'école poétique contemporaine a-t-elle fini d'acquitter sa dette de reconnaissance aux initiateurs du lyrisme actuel ? A-t-on bien senti de quelle pénétrante atmosphère s'enveloppaient les drames de Maeterlinck ? Il se pourrait que l'auteur de *Serres Chaudes* ait été le Jason de cette jeune armée d'Argonautes inspirés, partis sans retour à la conquête de leur moi transcendant.

Il ne s'agit pas ici d'analyser l'œuvre de Maeterlinck ; cela fut tenté plusieurs fois. On a dit tous les horizons dévoilés par la philosophie et le style de notre auteur, Son théâtre fut l'objet de quantité de diagnostics justes, parmi lesquels je place en première ligne celui du jeune et regretté Charles de Sprimont, paru dans la revue belge *Durendal*, en juin 1903. D'autre part l'influence évidente du poète de la *Vie des Abeilles* sur notre génération s'arrête à la publication de la *Sagesse et la Destinée*. A partir de 1898, Maeterlinck, un instant incertain entre Ruysbroeck et Marc Aurèle, opte délibérément pour l'empereur romain, et, à ce compte, délaisse l'inspiration mystique pour un rationalisme agnostique. Le *Temple enseveli* accentue encore cette dernière tendance, en sorte qu'il existe deux stades bien déterminés dans l'évolution de la pensée de Maeterlinck. On peut avoir ses préférences. Certains se délecteront à contempler la seconde face de ce beau talent. Si je n'envisage que la première, j'ai aussi des raisons, que l'objet de cette étude et mon souci d'historien de l'école symboliste expliquent assez. L'attitude de Maeterlinck dans sa première manière est surtout *une attitude lyrique*, commune par sa façon de concevoir le réel et de l'extérioriser aux plus influents de nos poètes symbolistes. Préciser cette intuition de l'âme, et montrer comment l'ineffable parvient, au moyen d'intégrations conscientes, c'est-à-dire par l'accumulation d'images successives, à s'exprimer, c'est mettre à jour tout le mécanisme de la poésie symboliste.

[A suivre]

---

# NOVALIS.



Frédéric de Hardenberg, qui signa ses écrits du pseudonyme de Novalis, naquit le 2 mai 1772 dans le comté de Mansfeld, sur une terre qu'y possédait sa famille. Le baron de Hardenberg, père de Novalis, était directeur des salines de la Saxe. Dans la biographie qu'il a donnée de l'auteur d'*Ofterdingen*, Tieck trace ainsi le portrait du baron : « C'était, dit-il, un homme vigoureux, d'une activité infatigable, unissant la fermeté à la franchise ; en un mot, un véritable Allemand. » Quant à la mère de Novalis, qui devait voir en peu d'années la mort décimer cruellement autour d'elle une nombreuse famille, elle offrit toujours, au milieu de ces douloureuses circonstances, un modèle parfait de douceur et de résignation chrétienne.

On peut croire qu'en traçant les personnages du père et de la mère d'Henri D'Ofterdingen, dans la première partie de son roman, Novalis avait devant les yeux les nobles figures de ses parents. En plus d'un endroit de ce livre, on peut reconnaître des traces de l'influence qu'avait exercée sur le caractère du poète la tendre affection de sa mère. Presque toute la vie de Novalis devait s'écouler dans cette atmosphère patriarcale et sereine qu'on peut encore respirer aujourd'hui au sein de certaines familles allemandes. Aussi les parties de son roman qui rendent le plus sincère hommage à la réalité humaine sont celles où il a retracé le côté intime et familial des mœurs de sa patrie. Les parents d'Ofterdingen sont assurément des figures d'une vérité profonde, et que Schiller aurait pu créer. Il est curieux de voir quelle part le souvenir peut revendiquer dans une œuvre qu'on serait tenté d'abord de croire uniquement inspirée par la fantaisie.

Le jeune Frédéric de Hardenberg était, avec une de ses sœurs qui comptait une année de plus que lui, l'aîné d'une famille de onze enfants, sept fils et quatre filles. Dès son enfance, Novalis manifesta des penchants taciturnes et mélancoliques. Il se fit remarquer aussi entre tous ses frères par la vive affection qu'il portait à sa mère. A neuf ans, une dysenterie mit ses jours en danger. On ne le guérit qu'à force de soins et à l'aide d'un traitement pénible. C'est après

cette maladie qu'il se fit comme un réveil dans cette âme livrée jusqu'alors à un morne assoupissement. On eût dit que les souffrances physiques avaient favorisé l'initiation du poète à la vie intellectuelle. Des facultés brillantes se révélèrent en effet dans ce jeune enfant qui ne semblait destiné d'abord qu'à une vie de repos et d'obscurité.

L'intérieur de la maison de Novalis était digne de servir de berceau à cette chaste muse. Les frères et les sœurs du poète participaient tous un peu de l'angélique nature de sa mère. Quant au baron, obligé par sa charge à de fréquents voyages, cette rude et austère figure n'apparaissait qu'à de longs intervalles au milieu de la paisible famille. On conçoit quelle trace profonde durent laisser dans l'âme du poète les impressions de cette enfance écoulée dans un si grand silence, dans un calme si profond. Le souvenir de la jeunesse de Goethe s'éveille ici naturellement. Les premières années de l'auteur de Faust, qui se passèrent de même au sein d'un bonheur paisible, furent égayées, il est vrai, par une bien autre variété d'émotions. Il semble que le hasard, en révélant au jeune Goethe, dans sa riante maison de Francfort, tous les aspects de la vie, ait voulu préparer l'impassible contemplateur. La succession de mille tableaux gracieux ne permettait à cette âme hautaine de s'attacher à aucun. L'uniformité de la vie de famille enseignait au contraire à Novalis la profondeur et la fixité dans les affections. Enfermé dans un cercle étroit, le poète était entraîné à approfondir toute chose, les sentiments comme les idées ; et cette tendance persista chez lui aux différentes époques de sa courte vie.

On ne saurait être étonné de l'ardeur toute particulière que porta Novalis dans ses premières études. Il devait y avoir, dans une âme ainsi préparée, une surabondance de vie à laquelle la recherche des lumières offrait une naturelle issue. Les années qui s'écoulèrent depuis 1789, époque de l'entrée du jeune homme au gymnase, jusqu'à l'année 1793, où il termina ses études à Wittenberg [Wittenberg], furent remplies par des travaux assidus. La guerre contre la France éclatait au moment où Novalis achevait ses études. La France embrasée envoyait vers le Rhin d'ardentes haleines que le jeune Allemand ne put respirer sans être pris de vertige. Il n'aspirait plus qu'à la vie des camps, il appelait de toute son âme le tumulte des combats. Il fallut les plus pressantes prières de sa famille et de ses amis pour dompter ces fiers élans.

Le séjour à Wittenberg marque une époque importante dans la vie de Novalis. Le poète qui devait porter à l'excès la tendance idéalisatrice de l'Allemagne, achevait de former son intelligence dans la ville même à laquelle se rattache le nom d'un des plus fougueux adversaires du spiritualisme catholique. Au moment de quitter

Wittemberg, Novalis pouvait se dire qu'il allait entrer vraiment dans la vie. L'intelligence du jeune Allemand était en effet toute préparée pour les travaux vers lesquels l'entraînait une suprême vocation. Que le réveil du cœur succédât à l'épanouissement de l'esprit, que des années de lutttes et d'émotions sérieuses vinssent achever l'œuvre commencée par les années de paisible travail, et de cette dernière épreuve le poète devait sortir complet, avec tous ses rêves et toutes ses larmes.

En quittant Wittemberg, Novalis se rendit à Arnstadt [Tennstedt], en Thuringe, pour se former aux affaires sous la direction du grand-bailli Just. Dans cette ville où il venait se mesurer avec la vie pratique, il fit la rencontre d'une jeune fille, Mlle Sophie de K..., dont le divin regard devait rayonner sur toute son existence. Les émotions ineffables qu'éveilla l'amour dans cette âme si haute et si pure, est-il besoin de les décrire ? Quiconque a lu Dante parlant de Béatrice peut les imaginer. L'été que Novalis passa à Arnstadt, en 1795, fut pour le poète une époque de généreuse ivresse. Il est pour quelques esprits prédestinés de ces divines aurores, il est de ces apparitions célestes qui, brillant aux premières années de la vie, laissent encore dans les dernières un sillon lumineux. Telles furent Béatrice pour Dante, Laure pour Pétrarque, Federica pour Goethe. Telle fut Sophie pour Novalis. L'été de 1795 marqua la plus belle, la plus heureuse portion de la vie du poète ; de cette révélation de l'amour, il passa vite à la révélation de la douleur.

Novalis n'avait point eu de peine à obtenir le consentement des parents de sa bien-aimée, et déjà l'époque de son mariage approchait, quand Mlle Sophie de K... tomba gravement malade. Au bout de quelques semaines, les soins dont elle fut entourée n'aboutirent qu'à une guérison incomplète. On devine à quelles angoisses Novalis fut livré tant que l'état de Sophie parut menaçant. Une fois le danger écarté, il ne recouvra un peu de calme que grâce aux déclarations entièrement rassurantes des médecins. S'étant décidé à retourner près de sa famille, à Weissenfels, il fut nommé auditeur dans le district dont son père était directeur. L'idée de son prochain mariage était revenue occuper ses rêves : son esprit s'était tranquilisé. Il consacra un hiver entier aux affaires ; mais cette joie paisible fut bientôt troublée par une nouvelle aussi triste qu'inattendue. Sophie était retombée malade, et se faisait traiter à Iéna. Novalis partit sur-le-champ pour cette ville. Il trouva sa bien-aimée très souffrante ; l'habileté des médecins s'efforçait en vain d'arrêter les progrès du mal. Alors commencèrent de longs mois de douleurs ; alors s'ouvrit une période d'inquiétude et de larmes pendant laquelle Novalis, tantôt près d'un de ses frères malade, tantôt au chevet de Sophie mourante, fut en proie à des angoisses de

plus en plus cruelles. Enfin, au mois de mars 1797, Sophie mourut. Personne n'osait annoncer à Novalis la terrible nouvelle. Ce fut un de ses frères, Charles de Hardenberg, qui accepta la triste mission. Pendant trois jours et trois nuits, Novalis vécut enfermé dans sa douleur. Au mois d'avril suivant, il perdit encore son frère Érasme. Ces grandes épreuves auraient porté l'abattement dans une âme vulgaire ; chez Novalis, elles ne tardèrent pas à provoquer une réaction vigoureuse. Il sut échapper par d'ardentes aspirations vers l'idéal aux douloureuses étreintes de la réalité. Après quelques semaines passées dans un isolement fécond en pieuses tristesses, en méditations austères, Novalis put revenir consacrer aux affaires le zèle d'un esprit calme et raffermi. Les *Hymnes à la Nuit* contiennent sur sa vie intérieure à cette époque des révélations précieuses. Dans ces heures de tristesse infinie, la pensée du poète s'était reportée vers la vie du Christ, et cette magnifique idéalisation de la douleur avait soutenu son courage. La contemplation de cette grande image avait fortifié son âme en la calmant.

[A suivre]

## POÈTES MODERNES

# DE L'ALLEMAGNE.

—  
**LOUIS TIECK.**  
—

**L**e nom de Louis Tieck est inséparable de ce mouvement, dont cet écrivain représente une des phases les plus remarquables. Entre les deux époques où la poésie allemande s'était élevée également à une glorieuse indépendance, Tieck dut chercher laquelle offrait l'expression la plus fidèle et la plus pure de la nationalité de son pays. C'est pour le XIII<sup>e</sup> siècle qu'il s'est décidé ; c'est à l'étude du moyen âge qu'il a invité la poésie contemporaine. L'histoire de la course ardente de l'Allemagne à la recherche de son originalité primitive ne peut mieux se faire que par l'attentif examen des œuvres de Louis Tieck.

Il y a peu à dire sur la vie extérieure du poète qui a consacré ses efforts à entraîner l'Allemagne vers l'étude et le culte du passé. M. Louis Tieck est né à Berlin, le 31 mai 1773. Sa jeunesse s'est écoulée dans la rude et vivace atmosphère de l'Allemagne du nord.

Doué d'une santé frêle, éprouvé fréquemment par les souffrances physiques, l'auteur d'*Octavien* et de *Geneviève* a dû longtemps chercher, tour à tour sous le ciel de l'Italie, dans les bruines de



Radierung zu Ludwig Tieck's „Genovefa“  
von Joseph von Führich. 1830

l'Angleterre et au sein des paisibles cités de sa patrie, les jouissances de la pensée et du travail, aussi bien que les distractions nécessaires aux convalescents. A cette vie errante succéda, en 1819, une existence studieuse et calme, passée tout entière au sein de la société brillante et polie de Dresde. Depuis l'avènement de Frédéric-

Guillaume IV au trône de Prusse, Tieck a changé le séjour de Dresde contre celui de Berlin, où l'appelait une invitation du nouveau monarque, et sa vieillesse s'achèvera sans doute dans l'austère capitale de l'Allemagne philosophique<sup>4</sup>.

Les dates des publications nombreuses qui attestèrent l'activité du poète, c'est là, avec les détails que nous venons de donner, tout ce qu'apprennent ses biographes aux lecteurs curieux de compléter l'étude des œuvres par celle de la vie. L'auteur de *Phantasus* n'a eu ni les poétiques infortunes de Schiller, ni le majestueux bonheur de Goethe ; on peut affirmer cependant que les souffrances intimes ne lui manquèrent pas. Ses œuvres sont là pour combler les lacunes des biographies ; elles offrent, sous une forme tour à tour railleuse et ardente, plus d'une révélation sincère sur l'âme de l'écrivain.

Il y a eu trois époques dans la vie littéraire de Tieck. Par les œuvres de la première, il rend hommage surtout à l'influence de Schiller ; par celles de la dernière, il révèle un talent de conteur aimable et ingénieux. Nous ne nous arrêterons ni à l'une ni à l'autre de ces époques ; la critique peut négliger de s'étendre sur les travaux de la jeunesse et de la vieillesse de Tieck, en raison du peu d'influence qu'ils ont exercée sur l'Allemagne ; mais les poèmes qu'il écrivit entre ces deux limites ont droit à la plus sérieuse attention. C'est à ces œuvres inspirées par le culte du moyen âge qu'il devra surtout d'occuper une place élevée dans l'histoire de la poésie allemande.

<sup>4</sup> [Tieck est mort en 1853, et effectivement à Berlin.]





*Ludwig Tieck*, cf. Hans-Jürgen Sarfert, *Novalis in Dresden*, Dresden, 2002.

On croirait volontiers que tout vrai poète, pour arriver à une maturité féconde, doit traverser une époque d'agitation douloureuse et d'abattement, de fatigue et d'ardentes extases. Un investigateur délicat et patient n'aurait point de peine certainement à découvrir dans la jeunesse des plus froids et des plus caustiques de ces divins orages d'où le Poète sort presque toujours plus calme et plus fort. Nous ne doutons pas que Tieck n'ait eu à subir une de ces crises vivifiantes à l'époque où il écrit ses premiers ouvrages. Ces fougueuses ébauches sont trop pleines d'une vie fiévreuse et d'une douleur puissante pour qu'il les ait tracées d'une main calme et les yeux secs. Deux romans, quelques drames, représentent cette époque de la vie de Tieck. Les romans d'*Abdallah* et de *Lovell*, malgré leurs nombreux défauts, ne sont pas indignes d'une lecture attentive. Dans *Lovell* se montre déjà la tendance ironique qui doit marquer la troisième manière de l'écrivain ; dans plus d'une page d'*Abdallah*, on peut remarquer la fraîcheur et la richesse de description qui distingueront sa seconde manière. Les drames de *Carl de Berneck* et de *L'Adieu* furent à peu près écrits dans le même temps. Avec les deux romans déjà nommés, ces œuvres traduisent avec le plus de précision et d'éclat les sentiments qui alors agitaient l'auteur. Tieck fut quelque temps en proie à cette exaltation puissante qui dicta *les Brigands* à Schiller et *Werther* à Goethe. *Carl de Berneck* est un drame vigoureux, plein de sève germanique, et où l'on peut signaler d'admirables élans. *L'Adieu* est une de ces tragédies bourgeoises que nos voisins ont toujours accueillies avec un intérêt sympathique. L'application du cadre tragique aux souffrances de la vie privée est une conséquence de l'immense besoin d'idéalisation que l'homme du Nord porte dans les moindres détails de son existence. Nulle part mieux que dans les cités

allemandes on ne sait comprendre et goûter ces drames intimes dont les scènes se déroulent dans la tiède atmosphère du foyer, devant quelques vieux portraits de famille. Le contraste de l'enceinte enfumée où se sont écoulées tant d'existences paisibles et de la lutte passagère que le poète y évoque est une source féconde en poignantes émotions, et à laquelle la muse allemande n'a jamais puisé en vain. *Le 24 Février* de Werner, *l'Intrigue et l'Amour* de Schiller, *l'Emilia Galotti* de Lessing, sont là pour l'attester. C'est à dix-neuf ans que Tieck écrivait *l'Adieu*. Bien que ce drame offre prise en plus d'un point à la critique, on ne peut méconnaître le charme de quelques scènes où respire une vive et profonde sensibilité.

Cette période d'expansion ardente ne pouvait longtemps durer pour l'écrivain plein de verve capricieuse et de charmante bonhomie à qui nous devons *le Chat botté*, *Zerbino* et *Fortunat*. La vocation réelle de Louis Tieck ne pouvait tarder à prendre le dessus sur les élans qui avaient d'abord entraîné son génie à la suite des poètes dont les douleurs vivront éternellement sous les traits désolés de Werther et de Charles Moor<sup>5</sup>. Bientôt le jeune écrivain fut délivré de la tristesse poignante qu'il avait ressentie en se trouvant pour la première fois face à face avec la réalité ; tristesse qu'avait fortifiée dans son âme la lecture de quelques œuvres pleines d'une énergie douloureuse. Chez lui comme chez Schiller et Goethe, l'exaltation provoquée par un téméraire rapprochement du réel et de l'idéal fit place au développement harmonieux du génie, au culte paisible et sérieux de l'art. Il est de grandes âmes que le premier contact avec l'humanité froisse et attriste pour la vie. Tels furent Byron et Rousseau. Jamais ne cessèrent pour eux les nobles souffrances qui remplirent seulement une période très-limitée de l'existence de Tieck, de Schiller et de Goethe. En Allemagne, les longs désespoirs sont rares ; la haine de la vie et des hommes n'arrive jamais sur cette terre verdoyante et dans cette foule heureuse à l'état de plaie incurable. Chez Schiller, la foi en une bienfaisante Providence calma bientôt les premières angoisses ; chez Goethe et chez Tieck, la contemplation de la nature et le culte de l'art firent ce que la philosophie avait fait pour Schiller. Tous deux gardèrent cependant, au milieu des études sereines de leurs longues carrières, la trace des anciennes douleurs. Pour l'auteur de *Faust*, c'est la raillerie cynique de Méphistophélès ; pour Tieck, c'est l'ironie mêlée de larmes qui se joue dans la plupart de ses drames et de ses nouvelles.

[A suivre]

---

<sup>5</sup> [Karl Moor, héros des *Brigands* de Schiller (1782).]

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

## SOMMAIRE

### Documents biographiques

- Artern, décembre 1799

### Documents littéraires et témoignages

- Ernest Seillière, « Le romantisme allemand d'après guerre dans l'œuvre de Leopold Ziegler » (suite et fin), *Revue germanique*, janvier-mars 1926.
- Maurice Maeterlinck, « Novalis », in *Le Trésor des humbles*, Paris 1896.
- Tancred de Visan, « Sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck », *Vers et prose*, décembre 1906, janvier-février 1907.
- Victor de Mars, « Novalis » (suite), *Revue de Paris*, 1841, et « Tieck » (suite), *Revue de Paris*, 1842.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2019